

Paroles au nom des femmes zapatistes à l'ouverture de la première rencontre internationale, politique, artistique, sportive et culturelle de femmes qui luttent



8 mars 2018, Caracol de la Zone Tzots Choj.

Bonjour, sœurs du Mexique et du monde

Bonjour, compañeras de la Sexta nationale et internationale

Bonjour, compañeras du Congrès National Indigène et du Conseil Indigène de Gouvernement

Bonjour, compañeras commandantes, bases d'appui, autorités autonomes, responsables de secteurs, militiennes et insurgées

Avant tout, nous voulons envoyer une grande accolade à la famille de la compañera de Basse Californie Sud, Eloisa Vega Castro, du réseau de soutien au Conseil Indigène de Gouvernement, qui est décédée alors qu'elle accompagnait la délégation du CIG le 14 février dernier.

Nous avons attendu jusqu'à ce jour pour saluer la mémoire d'Eloisa pour que notre accolade soit plus grande et parvienne suffisamment loin, jusqu'à l'autre bout du Mexique.

Et cette accolade et ce salut sont grands parce qu'ils viennent de la part de toutes les zapatistes et tous les zapatistes en ce 8 mars pour cette femme qui a lutté et qui nous manque aujourd'hui : Eloisa Vega Castro. Toute notre affection va à sa famille.

Sœurs et compañeras qui nous rendent visite :

Merci à toutes celles qui sont présentes ici, à cette première rencontre internationale de femmes qui luttons.

Merci d'avoir fait l'effort de venir de tous les mondes jusqu'à ce petit recoin où nous nous trouvons.

Nous savons bien que ça n'a pas été facile de venir jusqu'ici et que peut-être beaucoup de femmes qui luttent n'ont pas pu venir à cette rencontre.

Mon nom est Insurgée Erika, c'est comme ça qu'on s'appelle nous les insurgées quand on ne se parle individuellement mais collectivement, je suis capitaine insurgée d'infanterie et d'autres compañeras insurgées et militiennes de différents grades m'accompagnent.

Notre travail va être de protéger ce lieu pour qu'il n'y ait que des femmes et qu'aucun homme ne rentre. Parce qu'on sait qu'ils sont rusés.

Alors vous allez nous voir circuler de tous les côtés, c'est pour veiller à ce que les hommes n'entrent pas ; et si il y en a un qui rentre, on va l'attraper et on va le sortir parce qu'on a dit clairement que les hommes n'étaient pas invités et c'est pour ça qu'ils doivent être à l'extérieur, et qu'ils apprendront ce qui se passe ici après.

Vous, vous pouvez aller où vous voulez, vous pouvez sortir et rentrer toutes les fois que vous voulez, vous n'avez besoin que du badge, c'est tout. Mais les hommes ne pourront pas rentrer jusqu'à ce que cette rencontre se termine.

Il y a aussi les compañeras promotrices de santé et quelques femmes médecins. Alors si quelqu'une est malade ou se sent mal, il suffit de nous le dire à n'importe laquelle d'entre nous et nous préviendrons rapidement les promotrices pour qu'elles s'en occupent et si c'est nécessaire, qu'une femme médecin l'ausculte. Si besoin, nous avons une ambulance prête pour aller à un hôpital.

Il y a des compañeras coordinatrices, techniciennes du son, de l'électricité, au cas où il y aurait une coupure, de l'hygiène qui s'occupent par exemples des poubelles et des toilettes, et pour que ces compañeras puissent aussi participer à la rencontre, nous vous demandons de faire attention aux ordures, à l'hygiène, aux toilettes.

Aujourd'hui nous sommes nombreuses mais nous ne faisons qu'une pour vous recevoir et que vous vous sentiez le mieux possible vues les conditions qui sont les nôtres.



Soeurs et compañeras :

Notre parole est collective, c'est pour ça que mes compagnes sont ici avec moi.

C'est moi qui suis chargée de lire, mais cette parole, nous l'avons décidée collectivement avec toutes les compañeras qui sont organisatrices et coordinatrices de cette rencontre.

Pour nous, femmes zapatistes, c'est une très grande fierté d'être avec vous et nous vous remercions parce que vous nous avez donné l'espace pour partager avec vous nos paroles de lutte en tant que femmes zapatistes que nous sommes.

Comme je parle au nom de mes compagnes, ma parole va être confuse parce que nous avons des âges et des langues différentes et que nous avons des histoires distinctes.

Parce que de même j'ai travaillé comme domestique dans une maison en ville, avant le soulèvement, que j'ai grandi au sein de la résistance et la rébellion zapatiste de nos grands-mères, mamans et sœurs aînées.

De même, j'ai vu la situation dans nos villages avant la lutte, une situation très difficile à expliquer avec des mots et encore plus difficile à vivre, voyant mourir de maladies guérissables des enfants, des jeunes, des adultes, des anciens et des anciennes.

Et tout ça par manque d'attention médicale, de bonne alimentation, d'éducation.

Mais on mourrait aussi du simple fait d'être femmes et on mourrait davantage.

Il n'y avait pas de cliniques, et quand il y en avait, elles étaient loin. Et les médecins du mauvais gouvernement ne nous soignaient pas parce qu'on ne parlait pas castillan et parce qu'on n'avait pas d'argent.

Dans la maison où je travaillais comme domestique, je n'avais pas de salaire, je ne savais pas parler espagnol et il m'était impossible de continuer à étudier... j'ai seulement un peu appris à parler.

Après j'ai appris qu'il y avait une organisation qui luttait et j'ai commencé à participer comme base d'appui et je sortais les nuits pour étudier et je revenais à l'aube parce qu'à cette époque, personne n'était au courant de notre lutte qui était alors clandestine.

A cette époque, je participais à des travaux collectifs avec d'autres femmes zapatistes comme l'artisanat, la culture du haricot, du maïs, la ferme.

Et on faisait tout clandestinement parce que si nous avions des réunions ou des études politiques, nous devions éviter d'en parler parce que certains n'étaient pas au courant, même dans nos propres familles.

Mais je suis aussi née et j'ai aussi grandi après le début de la guerre.

Je suis née et j'ai grandi avec les patrouilles militaires surveillant nos communautés et nos chemins, en écoutant les soldats dire des saloperies aux femmes seulement parce qu'ils étaient des hommes armés et que nous étions et que nous sommes des femmes.

Mais comme ça, collectivement, nous n'avons pas eu peur, mais nous avons décidé de lutter et de nous soutenir entre nous, collectivement, comme les femmes zapatistes que nous sommes.

C'est comme ça que nous avons appris que nous pouvions nous défendre et que nous pouvions diriger.

Et il ne s'agissait pas de paroles en l'air, mais nous avons réellement pris les armes et nous nous sommes battues contre l'ennemi ; et nous avons réellement pris le commandement et dirigé des combats de troupes avec une majorité d'hommes.

Et ils nous ont bel et bien obéi parce que ça n'avait pas d'importance que tu sois un homme ou une femme si tu étais disposé-e à lutter sans te rendre, sans te vendre, sans renoncer.

Et bien que nous n'ayons pas étudié, nous avons beaucoup de rage, beaucoup de colère à cause de toutes les merdes qu'ils nous faisaient subir.

Parce que j'ai vécu le mépris, l'humiliation, les moqueries, les violences, les coups, la mort parce que je suis une femme, une indigène, une personne pauvre, et maintenant une zapatiste.

Et sachez-le bien que ce n'était pas toujours des hommes qui m'exploitaient, qui me volaient, qui m'humiliaient, qui me frappaient, qui me méprisaient, qui me tuaient.

Très souvent, c'était une femme qui le faisait. Et ce sont des femmes qui le font encore.

Et j'ai aussi grandi dans la résistance et j'ai vu comment mes compañeras montaient des écoles, des cliniques, des travaux collectifs et des gouvernements autonomes.

Et j'ai vu des fêtes publiques, où nous savions toutes que nous étions des zapatistes et nous savions que nous étions ensemble.

Et j'ai vu que la rébellion, la résistance, la lutte, c'est aussi une fête, bien que parfois il n'y ait pas de musique, ni de bal et qu'il y a seulement la rudesse des travaux, de la préparation, de la résistance.

Et j'ai vu qu'avant je pouvais mourir du seul fait d'être indigène, pauvre, femme, mais que maintenant nous construisons collectivement un autre chemin de vie : la liberté, notre liberté.

Et j'ai vu que là où avant nous n'avions que la maison et le champ, nous avons maintenant des écoles, des cliniques, des travaux collectifs où en tant que femmes, nous utilisons des machines et nous dirigeons la lutte ; bien que nous fassions des erreurs, on avance sans que personne ne nous dise ce qu'on doit faire, on le fait toutes seules.

Et je vois maintenant que nous avons bel et bien avancé, même si c'est pas beaucoup, c'est toujours quelque-chose.

Et ne croyez pas que ça a été facile, ça nous a coûté beaucoup et ça continue à nous coûter beaucoup.

Et pas seulement à cause de cette chiure de système capitaliste qui veut nous détruire, c'est aussi parce que nous devons lutter contre le système qui fait croire et penser aux hommes que les femmes sont inférieures et que nous ne servons à rien.

Et des fois aussi, il faut le dire, même entre femmes on se pourrit et on se parle mal, en fait on ne se respecte pas.

Parce que ce ne sont pas seulement les hommes, il y a aussi des femmes des villes qui nous méprisent parce nous ne connaissons pas la lutte des femmes, parce que nous n'avons pas lu de livres dans lesquels les féministes expliquent comment faire et plein de choses qui parlent de notre lutte et la critiquent sans savoir.

Parce que c'est une chose d'être une femme, être pauvre en est une autre et être indigène est encore une chose différente. Et les femmes indigènes qui m'écoutent le savent bien. Et c'est une chose encore de bien plus difficile d'être une femme indigène zapatiste.

Et bien sûr, nous savons que nous avons encore beaucoup à faire, mais comme nous sommes des femmes zapatistes, eh bien on ne se rend pas, on ne se vend pas et on ne change pas notre chemin de lutte, c'est-à-dire qu'on ne renonce pas.



Et ce qu'on est capable de faire, eh bien vous le voyez ici dans cette rencontre, parce qu'on l'a organisée entre femmes zapatistes.

Parce que ça n'a pas été une idée juste comme ça.

Il y a plusieurs mois, quand le Congrès National Indigène et le Conseil Indigène de Gouvernement ont dit qu'en tant que femmes, nous devons dire que nous n'avons pas peur ou que si, nous avons peur mais nous nous la gardions sous contrôle ; on a commencé à penser collectivement que nous devons aussi faire quelque chose.

Et donc dans toutes les zones, dans les collectifs de femmes grands et petits, on a commencé à discuter de quoi faire en tant que femmes zapatistes.

Et lors du pARTage (festival artistique zapatiste, ndt) de l'année dernière, l'idée a été proposée que seules les femmes allaient parler et honorer le Conseil Indigène de Gouvernement. Et c'est ce qu'on a fait, parce que seules les femmes ont reçu nos compagnes du Conseil Indigène de Gouvernement et la Porte-parole Mari-chuy qui est ici présente.

Mais pas seulement, dans les collectifs nous avons aussi pensé et discuté du fait que nous devons en faire davantage parce que nous voyions ce qu'il se passait.

Et ce que nous voyons, sœur et compañeras, c'est qu'ils sont en train de nous tuer.

Et qu'ils nous tuent parce que nous sommes des femmes.

Comme si c'était notre délit et qu'ils nous condamnaient à mort.

Alors nous avons pensé à faire cette rencontre et à inviter toutes les femmes qui luttent.

Et je vais vous dire pourquoi on a eu cette idée :

Ici sont présentes des femmes de tous les coins du monde.

Il y a des femmes qui ont fait de grandes études, qui sont docteurs, licenciées, ingénieures, scientifiques, enseignantes, étudiantes, artistes, dirigeantes.

Bon, nous, nous n'avons pas fait beaucoup d'études, certaines parlent à peine espagnol.

Nous vivons dans ces montagnes, les montagnes du Sud-est mexicain.

Nous sommes nées ici, nous avons grandi ici. Nous luttons ici. Nous mourrons ici.

Et nous voyons par exemple ces arbres qui sont là-bas et que vous appelez « forêt » et nous on dit « montagne ».

Bon, mais on sait que dans cette forêt, dans cette montagne, il y a beaucoup d'arbres différents.

Et nous savons par exemple qu'il y a des ocotes (pins de Montezuma) et des pins, des acajous, des cèdres, des bayaltés, et beaucoup de types d'arbres.

Mais nous savons aussi que chaque pin ou que chaque ocote n'est pas pareil, mais que chacun est différent.

Nous le savons, oui, mais quand on le voit comme ça, on dit que c'est une forêt ou que c'est une montagne.

Bon, on est là comme une forêt, ou comme une montagne.

Nous sommes toutes des femmes.

Mais nous savons qu'il y en a de différentes couleurs, tailles, langues, cultures, professions, convictions et formes de lutte.

Mais nous disons que nous sommes des femmes et en plus que nous sommes des femmes qui luttent.

Alors nous sommes différentes mais nous sommes égales.

Et bien qu'il y ait des femmes qui luttent et qui ne sont pas là, nous pensons à elles, même si on ne les voit pas.

Et nous savons aussi qu'il y a des femmes qui ne luttent pas, qui se conforment, c'est-à-dire qu'elles défont.

Et donc dans le monde entier, nous pouvons dire qu'il y a des femmes, une forêt de femmes, et que ce qui les rend égales, c'est que ce sont des femmes.

Mais alors nous, en tant que femmes zapatistes, nous voyons qu'une autre chose se passe.

Et ce qui nous rend aussi égales c'est la violence et la mort qu'ils nous infligent.

Et c'est comme ça qu'on voit la modernité de ce système capitaliste. On voit comme il a transformé en forêt les femmes du monde entier avec sa violence et sa mort qui a le visage, le corps et la tête de merde du patriarcat.

Nous avons donc décidé de vous inviter pour nous parler, nous écouter, nous regarder, nous fêter.

Nous pensons que nous devons nous retrouver entre femmes pour pouvoir parler, écouter, regarder, faire la fête sans le regard des hommes, peu importe que ce soit des hommes bons ou des hommes mauvais.

Ce qui importe c'est que nous sommes des femmes, et que nous sommes des femmes qui luttons ; c'est-à-dire que nous n'acceptons pas ce qui se passe et que chacune lutte, à sa façon, selon son temps, son lieu, c'est-à-dire se rebelle, s'enrage, et donc fait quelque-chose.

Alors on vous le dit, sœurs et compañeras, que nous allons choisir ce qu'on va faire dans cette rencontre.

C'est-à-dire que l'on peut choisir.

Nous pouvons choisir de nous mettre en concurrence pour voir qui est la meilleure, qui parle le mieux, qui est la plus révolutionnaire, qui a la pensée la plus profonde, qui est la plus radicale, qui est la mieux élevée, qui est la plus libérée, qui est la plus jolie, qui est la plus gentille, qui danse le mieux, qui peint le mieux, qui chante le mieux, qui est la plus femme, qui gagne au sport, qui lutte le plus.

Quoi qu'il en soit, ce ne sont pas les hommes qui nous diront qui gagne ou qui perd. Seulement nous-mêmes.

Ou nous pouvons écouter et parler avec respect comme les femmes qui luttent que nous sommes, nous pouvons nous offrir de la danse, de la musique, du cinéma, des vidéos, de la peinture, de la poésie, du théâtre,

de la sculpture, du divertissement, de la connaissance et alimenter ainsi nos luttes que nous menons chacune là où nous vivons.

Et donc nous avons le choix sœurs et compañeras.

Ou bien nous nous mettons en concurrence et à la fin de la rencontre, quand nous rentrerons dans nos mondes, nous nous rendrons compte que personne n'y a gagné.

Ou bien nous nous mettons d'accord pour lutter ensemble, avec nos différences, contre le système capitaliste patriarcal qui est celui qui nous violente et qui nous assassine.

Ici, peu importe votre âge, si vous êtes mariées, célibataires, veuves ou divorcées, si vous êtes de la ville ou de la campagne, si vous êtes membres d'un parti, si vous êtes lesbiennes ou asexuelles ou transgenres ou quelle que soit la façon dont vous vous identifiez, si vous avez fait des études ou pas, si vous êtes féministes ou pas.

Vous êtes toutes bienvenues et, en tant que femmes zapatistes, nous allons vous écouter, nous allons vous prêter attention /regarder et nous allons vous parler avec respect.

Nous nous sommes organisées pour que dans toutes les sphères d'activités, vraiment toutes, il y en ait certaines d'entre nous qui porte votre message à nos compañeras dans les villages et les communautés.

Nous allons faire une table spéciale pour recueillir vos critiques, qui vous permettra de transmettre ou de dire selon vous ce que nous avons fait ou que nous faisons mal.

Après nous allons regarder et analyser si ce que vous dites est vrai. Et nous allons voir comment faire pour nous améliorer.

Et si ça n'est pas vrai, et bien nous allons quand même réfléchir à pourquoi vous nous le dites.

Ce qu'on ne va pas faire, c'est d'accuser les hommes ou le système de nos erreurs.

Parce que la lutte pour notre liberté en tant que femmes zapatistes est la notre.

Ce n'est pas le travail des hommes ni du système de nous donner notre liberté.

Au contraire, on peut dire que c'est le travail du système capitaliste patriarcal de nous maintenir dans la soumission.

Si nous voulons être libres, nous devons conquérir la liberté nous-mêmes en tant que femmes.

Nous allons vous regarder et vous écouter avec respect, compañeras et sœurs.

De ce que nous regarderons et écouterons, nous saurons prendre ce qui nous aide dans notre lutte comme femmes zapatistes que nous sommes, et ce qui ne nous aide pas, et bien non.

Mais nous, nous ne jugerons personne.

Nous ne dirons pas que ceci ou cela est bien ou mal.

Nous ne vous invitons pas pour vous juger.

Nous ne nous vous avons pas non plus invitées pour nous mettre en concurrence.

Nous vous avons invitées pour nous rencontrer, en tant que différentes et en tant qu'égales.

Ici il y a des compañeras zapatistes de différentes langues originaires. Vous allez écouter les paroles collectives de femmes de chaque zone.

Nous ne sommes pas toutes là.



Nous sommes beaucoup plus nombreuses et notre rage et notre colère sont beaucoup plus grandes.

Mais notre rage, c'est-à-dire notre lutte, n'est pas seulement pour nous, mais pour toutes les femmes qui sont violentées, assassinées, violées, battues, insultées, méprisées, moquées, disparues, emprisonnées.

Alors nous te disons, sœur et *compañera*, que nous ne vous avons pas demandé de venir lutter pour nous, tout comme nous n'allons pas non plus aller lutter pour vous.

Chacune connaît son chemin, sa manière et son temps.

La seule chose que nous vous demandons bel et bien, c'est de continuer à lutter, que vous ne vous rendiez pas, que vous ne vous vendiez pas, que vous ne renonciez pas à être des femmes qui luttent.

Et pour terminer, nous vous demandons quelque chose de spécial pour ces journées où vous allez être avec nous.

Vous venez de diverses parties du Mexique et du monde, sœurs et *compañeras* déjà âgées, les « sages » comme on le dit ici.

Ce sont des femmes qui ont déjà un certain âge et qui luttent.

Alors nous vous demandons de les respecter et d'avoir une considération particulière pour elles parce que nous voulons arriver à être comme elles, parvenir jusqu'à leur âge et savoir qu'on continue à lutter.

On veut parvenir à un âge avancé et pouvoir dire que nous avons de nombreuses années et que chaque année signifie une année de lutte.

Mais pour cela, nous devons être en vie.

C'est pour ça que cette rencontre est pour la vie.

Et personne ne va nous offrir cela, sœurs et *compañeras*

Ni le dieu, ni l'homme, ni le parti politique, ni un sauveur, ni un leader, ni une leadeure, ni une cheffe.

Nous devons lutter pour la vie.

Quoi qu'il en soit, ça nous est tombé dessus à nous, à vous sœurs et *compañeras*, et à toutes les femmes qui luttent.

Peut-être que quand la rencontre se terminera, quand vous rentrerez dans vos mondes, dans vos temps, dans vos habitudes, quelqu'un demandera si vous êtes parvenues à des accords. Parce que beaucoup de conceptions différentes sont arrivées sur ces terres zapatistes.

Peut-être alors que vous répondrez que non.

Ou peut-être que vous répondrez que oui, que oui nous avons pris un engagement.

Et peut-être, quand on vous demandera quel a été l'accord pris, vous direz « nous nous sommes engagées à vivre, et comme pour nous, vivre c'est lutter, nous nous sommes engagées à lutter, chacune à sa manière, dans son lieu et dans son temps. »

Et peut-être que vous répondrez aussi « et à la fin de la rencontre nous nous sommes engagées à nous rencontrer à nouveau l'année prochaine sur les terres de zapatistes parce qu'elles nous ont invitées à revenir. »

Ceci est toute notre parole. Merci de nous avoir écoutées.

Que vivent toutes les femmes du monde !

Que meure le système patriarcal !

Depuis les montagnes du Sud-est mexicain

Les femmes zapatistes.

8 mars 2018, Chiapas, Mexique, le Monde.





Paroles des femmes zapatistes pour la clôture de la première rencontre internationale, politique, artistique, sportive et culturelle des femmes qui luttent, au caracol zapatiste de la zone Tzotz Choj.

10 mars 2018

Bonsoir, bonjour, bon après-midi, *compañeras* et sœurs qui luttent, où que vous soyez.

Sœurs et *compañeras* qui nous ont accompagnées lors de cette première rencontre internationale de femmes qui luttent.

Nous allons vous dire quelques mots en notre nom à toutes, les femmes zapatistes des cinq *caracoles*.

Nous voulons remercier les *compañeras* des villes des équipes de soutien qui, on le sait bien, se sont bien pris la tête avec les mails, l'enregistrement, l'organisation des transports et le planning et la répartition des activités.

Nous souhaitons également saluer nos *compañeras* zapatistes qui n'ont pas pu venir assister à ces rencontres et qui sont restées à tout gérer pour que nous puissions participer.

Nous saluons également nos *compañeros* qui ont dû rester pour s'occuper de nos familles, nos bêtes, nos maisons, nos garnisons, nos champs, et qui sont sur leurs gardes au cas où les mauvais gouvernements s'en prendraient à ces rencontres.

Mais nos paroles finales vous sont particulièrement destinées, sœurs et *compañeras* femmes qui luttent.

C'est du fond de nos cœurs, avec humilité et simplicité, dans un esprit de résistance et de rébellion que nous vous remercions pour votre participation à toutes, femmes en lutte des cinq continents du monde.

Aussi bien celles qui sont ici que celles qui ont suivi ce qu'il s'est passé ici.

Nous vous remercions pour votre écoute, vos regards, vos mots, vos ateliers, vos participations, votre art, vos vidéos, vos musiques, vos poésies, vos contes, votre théâtre, vos danses et vos chorégraphies, vos peintures, vos choses étranges qui nous sont inconnues, et tout ce que vous avez amené pour nous permettre de connaître et d'apprendre de vos luttes.

Nous prenons tout cela comme un cadeau de grande valeur dont nous allons prendre soin et que nous allons faire grandir davantage, parce que nous allons le porter dans nos communautés et nos villages, pour que les femmes zapatistes partagent avec nous ce cadeau que vous nous avez fait.

Nous le recevons avec respect et tendresse parce que vous avez toutes fait un effort pour entreprendre le voyage depuis vos lieux de lutte, depuis vos temporalités et modes de vie, depuis vos mondes, pour arriver à cette rencontre dont nous ne savons pas encore si elle s'est bien passée ou pas.

Nous avons déjà pris connaissance de quelques remarques que vous nous avez faites à la table des critiques. Nous n'avons pas encore pu tout lire et l'analyser entre nous. Dans la boîte nous avons trouvé une lettre qui dit une chose qui, selon nous, nous concerne toutes. Une *compañera* va la lire.

(lecture d'une lettre des familles des absentes d'Ayotzinapa, demandant qu'on ne les laisse pas seul-es, parce que le mauvais gouvernement veut clore le dossier et les laisser dans l'oubli).

Nous n'avons pas pu étudier toutes les remarques, mais nous vous assurons de notre volonté de corriger les défauts que vous nous signalez et d'améliorer tout ce qui était imparfait

Nous pouvons vous dire clairement que, pour l'instant, la grande majorité des critiques concernent des erreurs et des manquements que nous avons faites dans l'organisation.

Nous vous assurons que nous prendrons en compte toutes vos critiques pour nous améliorer la prochaine fois, si tant est qu'il y en ait une. Toutes ces critiques, ainsi que les paroles que nous avons apportées ces jours-ci, seront publiés sur la page du site « enlacezapatista » pour que vous puissiez toutes y accéder.

Mais quoi qu'il en soit, nous voudrions savoir, en général, ce que vous pensez toutes.

C'est pourquoi nous vous demandons, *compañeras* et sœurs :

Est-ce que ça s'est plutôt bien passé ?

Ou est-ce que ça s'est mal passé ?

Quoi qu'il en soit, que vous ayez répondu que les rencontres se sont assez bien passées ou non, nous allons vous raconter, avec sincérité, une chose que nous vous demandons de garder entre nous, entre femmes qui luttons. Donc n'allez pas en parler partout, et encore moins aux hommes.



La vérité, sœurs et *compañeras*, c'est que nous avons beaucoup angoissé parce que nous ne savions pas comment faire.

C'est la première fois que nous organisons une telle rencontre, seules, en tant que femmes.

Et nous l'avons organisée depuis la base : nous nous sommes réunies et avons discuté collectivement dans nos villages et communautés. Puis dans les régions, puis dans les zones, et enfin à l'échelle des cinq zones réunies.

Vous savez bien que nous mettons du temps à nous mettre d'accord, à prendre des petites décisions entre femmes, donc c'est encore plus difficile de se mettre d'accord pour quelque chose d'aussi important que l'organisation de cette rencontre.

Cela nous a pris des mois pour arriver à un consensus entre toutes ; parce que, si nous organisons effectivement ces rencontres, il fallait le faire nous toutes ensemble, collectivement.

Et puis il n'existe pas de livre ou de manuel pour faire cela.

Et on n'allait pas non plus demander conseil à nos *compañeros* parce qu'eux non plus n'auraient pas su comment faire, puisque, comme nous l'avons déjà dit, rien de tel n'avait jamais été fait avant.

C'est donc entre nous que nous avons dû trouver comment faire.

On a donc été tiraillées par l'angoisse toute la journée et toute la nuit. Parfois, cela nous coupait l'appétit et nous empêchait de dormir.

On était soucieuses de savoir si tout allait bien se passer ou non.

Nous sommes préoccupées en tant que zapatistes, de fait, mais aussi en tant que femmes.

Parce que nous vous avons invitées. Ce sera donc de notre responsabilité que ça se soit bien ou mal passé.

L'endroit où vous dormez, où vous mangez, où vous vous lavez, où vous allez aux toilettes, le son, l'électricité, l'eau, si vous tombez malades, ce qu'on va vous dire, la façon dont on vous parle, dont on vous écoute et dont on vous regarde.

Ainsi, nous vous demandons du fond du cœur de nous excuser pour les erreurs et les fautes que nous avons commises. Nous vous assurons que la prochaine fois, si tant est qu'il y en ait une, vous n'aurez pas tant de critiques à nous faire.

Car nous pensons que le plus important est, avant tout, que vous vous sentiez assez bien ici et que vous soyiez à l'aise.

Mais il est également important que nous vous regardions et que nous vous écoutions toutes, parce que vu comme vous avez galéré pour venir jusqu'ici, il est juste que nous vous écoutions et que nous vous regardions toutes. Que nous soyons d'accord ou pas avec ce que vous dites.

Un collectif ne suffit pas pour organiser tout ça. C'est pour ça que plus de 2 000 femmes zapatistes sont venues des cinq caracoles.

Et ce n'était peut-être pas suffisant, puisque vous êtes environ 5 000, même si certaines parlent de 8 000, et d'autres de 9 000.

On ne sait pas combien de femmes qui luttent sont venues ces jours-ci, mais nous pensons que nous pouvons être d'accord sur le fait qu'on est un paquet.

Et nous n'avions pas pensé que tant de femmes viendraient, car ici nous sommes dans un endroit reculé, il n'y a pas de commodités.

Si nous avions su que vous seriez si nombreuses, nous aurions peut-être été davantage de femmes zapatistes à venir et nous aurions pu toutes vous prendre dans nos bras, chacune d'entre vous, et nous aurions pu vous dire personnellement ce que nous sommes en train de vous dire collectivement.

Nous serions venues à six femmes zapatistes pour chacune d'entre vous : une pichita (c'est comme ça qu'on appelle celles qui viennent de naître), une petite fille, une jeune, une adulte, une aînée et une défunte.

Toutes les femmes, toutes les indigènes, toutes les pauvres, toutes les zapatistes te serrent fortement dans leur bras, car c'est le seul cadeau que nous puissions t'offrir en retour.

Mais quoi qu'il en soit, sœur et *compañera*, ce que nous sommes en train de te dire, c'est une femme zapatiste qui te le dit en te serrant dans ses bras, elle te le murmure à l'oreille, dans ta langue, dans ton mode de vie, dans ta temporalité :

« Ne te rends pas, ne te vends pas, n'abandonne pas »

Ainsi, avec ces mots, nous te disons :

« Merci, sœur. Merci *compañeras*. »



Sœurs et *compañeras* :

Ce 8 mars, à la fin de notre participation, chacune d'entre nous a allumé une petite lumière.

Nous avons allumé une bougie pour qu'elle dure, parce qu'avec une allumette, ça s'éteint vite et avec un briquet, on ne sait jamais si ça tombe en panne.

Cette petite lumière est pour toi.

Emmène-la, sœur et *compañera*.

Quand tu te sentiras seule.

Quand tu auras peur.

Quand tu sentiras que la lutte est dure, c'est-à-dire la vie,

Allume-la à nouveau dans ton cœur, dans tes pensées, dans tes tripes.

Et ne la laisse pas là, *compañera* et sœur.

Emmène-la aux disparues.

Emmène-la aux assassinées.

Emmène-la aux prisonnières.

Emmène-la aux femmes violées.

Emmène-la aux femmes battues.

Emmène-la aux femmes harcelées.

Emmène-la aux femmes violentées de toutes les façons.

Emmène-la aux migrantes.

Emmène-la aux exploitées.

Emmène-la aux mortes.

Emmène-la et dis-leur à toutes et à chacune d'entre elles qu'elle n'est pas seule, que tu vas lutter pour elle.

Que tu vas lutter pour la vérité et la justice que mérite sa douleur.

Que tu vas lutter pour qu'aucune autre femme ne souffre à nouveau dans quelque monde que ce soit.

Emmène-la et convertis-la en rage, en colère, en décision.

Emmène-la et unis-la à d'autres lumières.

Emmène-la et peut-être alors seras-tu convaincue qu'il ne peut pas y avoir ni vérité, ni justice, ni liberté dans le système capitaliste patriarcal.

Alors peut-être nous nous reverrons pour mettre le feu au système.

Et peut-être que tu seras à nos côtés pour nous assurer que personne n'éteigne ce feu jusqu'à ce qu'il ne reste plus que des cendres.

Et alors, sœur et *compañera*, peut-être que ce jour-là, qui sera la nuit, nous pourrons dire ensemble :

« Bon, maintenant on va enfin commencer à construire le monde que nous méritons et dont nous avons besoin ».

Et à ce moment-là, en effet, nous comprendrons peut-être que commence la véritable besogne et que, comme on dit, on pratique, on s'entraîne, pour pouvoir savoir ce dont nous avons le plus besoin.

Et ce dont nous avons besoin c'est que plus jamais aucune femme, de quelque monde que ce soit, de quelque couleur que ce soit, de quelque taille que ce soit, de quel âge que ce soit, de quelque langue que ce soit, de quelque culture que ce soit, n'ait peur.

Parce qu'ici nous savons bien que quand on dit « ça suffit ! », c'est que le chemin commence à peine et qu'il manque toujours ce qu'il manque.

Sœurs et *compañeras* :

Ici, face à toutes celles qui sont ici et à celles qui ne sont pas là mais qui le sont par le cœur et la pensée, nous vous proposons que nous nous mettions d'accord pour continuer à rester en vie et à lutter, chacune à sa manière, selon son temps et son monde.

Vous êtes d'accord ?

Bon, quand on a écrit ce texte, nous ne savions pas si vous alliez répondre par oui ou par non, mais je passe à la proposition suivante :

Comme nous l'avons vu et entendu, nous ne sommes pas toutes opposées au système capitaliste patriarcal, ce que nous respectons, et donc nous proposons d'étudier et de discuter dans nos collectifs l'idée que le système qu'on nous impose est responsable de nos douleurs pour savoir si c'est vrai.

S'il s'avère que c'est vrai, alors, sœurs et *compañeras*, nous nous mettrons d'accord plus tard pour dire que nous luttons contre le patriarcat capitaliste ainsi que contre n'importe quel patriarcat.

Et bien sûr nous disons contre n'importe quel patriarcat, peu importe ses idées, peu importe sa couleur ou son drapeau. Parce que nous pensons qu'il n'y a pas de bon patriarcat et de mauvais patriarcat, mais qu'il s'agit des mêmes attaques contre nous en tant que femmes.

S'il s'avère que ce n'est pas vrai, bon, quoi qu'il en soit nous nous verrons pour lutter pour la vie de toutes les femmes et pour leur liberté et puis chacune, selon ce qu'elle pense et ce qu'elle voit, va construire son monde au mieux.

Êtes-vous d'accord pour, dans vos mondes et selon vos habitudes, vos temps, étudier, analyser, discuter et, si c'est possible, vous mettre d'accord pour nommer les responsables des douleurs que nous subissons ?

Bon, même si nous ne savons pas si vous êtes d'accord, nous passons à la proposition suivante :

nous vous proposons de nous réunir à nouveau lors d'une seconde rencontre l'année prochaine, mais pas seulement ici en terres zapatistes, mais aussi dans les mondes de chacune, selon vos temps et vos manières.

C'est-à-dire que chacune organise des rencontres de femmes qui luttent ou quel que soit le nom que vous souhaitez lui donner.

Vous êtes d'accord ?

Bon, nous ne savons pas encore ce que vous avez répondu, mais quoi qu'il en soit vous serez les bienvenues ici, sœurs et *compañeras*.

Par contre nous vous demandons que vous nous préveniez en avance parce que c'est chaud que vous nous disiez que vous venez à 500 et qu'un zéro se perde en chemin et que vous arriviez à 5000 ou plus.

Et on verra quand vous viendrez, vous nous direz que dans vos mondes vous vous êtes réunies, que vous avez discuté et que vous vous êtes mises d'accord, quels que soient les accords.

C'est-à-dire que vous arriverez plus grandes dans vos cœurs, dans vos pensées et dans votre lutte.

Mais quoi qu'il en soit, vous serez bienvenues, femmes qui luttent.

Merci de nous avoir écoutées.

Maintenant nous allons clore formellement.

La commandante Miriama a la parole :

Bonne nuit *compañeras* et sœurs.

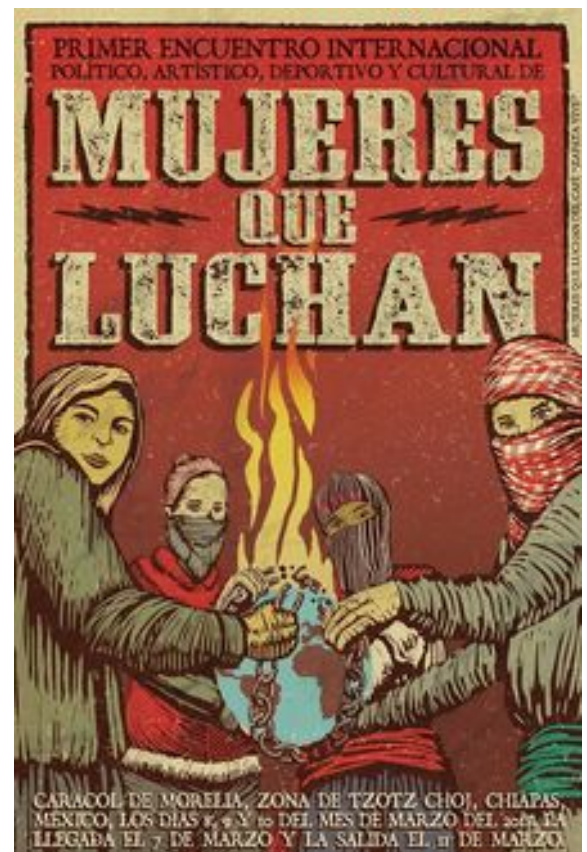
Merci *compañeras*, merci sœurs des pays du monde et du Mexique qui ont fait l'effort d'arriver jusqu'ici dans ce recoin du monde.

C'est comme ça que se termine notre première rencontre internationale politique, artistique, sportive et culturelle de femmes qui luttent.

Il est 20h36, heure zapatiste, je déclare close notre première rencontre.

Prenez soin de vous et faites bon voyage.

Depuis la caracol 4 tourbillon de nos paroles



Morelia, Chiapas, Mexique, 10 mars 2018.